

Christophe COURTHOUTS



Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Marc De LEEUW

PROVINCE DE LUXEMBOURG
Service du Livre Luxembourgeois

Attention! Ce garçon est dangereux! Si, si, je vous assure. Alors que tout le monde jure par le parfait calibrage, par les études de marketing et les rayons de librairie parfaitement étiquetés, Christophe Corthouts est un véritable fou furieux. Il explose les frontières des genres, il jongle avec les références les plus folles (de Mozart à Starsky et Hutch! De Léonard de Vinci à Pizza Hutt!) et il déboule finalement dans le grand jeu de quille de l'écriture avec des romans bourrés à craquer d'énergie, de suspense et de mystère. Dans un premier temps, bien entendu, il avait endormi la méfiance de ses éditeurs : quelques traductions tranquilles, un dossier sur *La Guerre des Étoiles*... Rien de bien dangereux... Puis les premiers signes se firent jour : *Virtual World*, son premier roman mêlait déjà, oh hérésie, les éléments du thriller classique avec une bonne dose de science-fiction et de réalité virtuelle. Ensuite vint *www.meurtes.com*, cette fois l'enquête policière en prenait pour son grade, trempant dans les

eaux vivifiantes (ai-je dis vivifiantes? Cela m'a échappé...) de la spéculation scientifique et de «l'action-movie» à l'américaine. Aujourd'hui, plutôt que de se calmer, le bougre revient avec «Le Syndrome Chronos», une aventure touffue qui mêle science-fiction, action, romance, thriller, voyage dans temps et manipulation politique! «Rien que ça» me direz-vous! Quand je vous disais qu'il est dangereux. Si les gens se mettent à le lire (ce qui semble être le cas, chaque jour davantage! Ça doit être la fin du millénaire) ils risquent de comprendre que peu importe les genres que l'on aborde, les rivages sur lesquels on accoste... Tant que l'histoire racontée est bonne!

Ce sera alors la fin du règne des romans formatés, la faillite des gourous de la publicité et des diseurs de bonne aventure qui savent toujours six mois à l'avance les couvertures qui garniront inévitablement le panier du lecteur lambda.

Oserons-nous arrêter Christophe Corthouts?

Biographie

Auteur, traducteur, journaliste

Né le 14 juillet 1970, à Liège. Gradué en communications en 1991, mémoire consacré à Stephen King, mention grande distinction. Écrit, interprète et met en scène des pièces de théâtre depuis 1989. Travail de journaliste pour *La Wallonie* et *Spectacle*, journal consacré à l'actualité culturelle dans la province de Liège. Premier contact avec le milieu professionnel de l'édition au travers de traductions de livres de poche, puis d'ouvrage consacré à Stephen King (encore et toujours...) et de romans grands formats. Première publication professionnelle en 1997: ***Star Wars Les Couloirs d'un Mythe***, consacrée à la trilogie de ***La Guerre des Étoiles***. Premier roman en novembre de la même année, ***Virtual World*** (au Éditions Lefrancq), vendu à 2800 exemplaires. Octobre 1998, parution de ***www.meurtres.com***, deuxième roman. Septembre 1999 parution du ***Syndrome Chronos*** aux Éditions Naturellement, basées à Lyon et démarrage du feuilleton ***L'Orgue de Léonardo*** dans le quotidien *Le Matin*. Octobre 1999 mise à jour et ressortie de l'ouvrage consacré à Star Wars, la saga de George Lucas. En janvier 2000 ***L'Orgue de Léonardo*** sera repris en livre de poche par les éditions Naturellement.

Bibliographie

- *Star Wars, Les Coulisses d'un Mythe*, Lefrancq, 1997.
- *Virtual World*, Lefrancq, 1997.
- *www.meurtres.com*, Lefrancq, 1998.
- *Le Syndrome Chronos*, Éd. Naturellement 1999.
- *Star Wars, La Légende* (édition revue et augmentée de *Star Wars, Les coulisses d'un mythe*, Éd. Naturellement 1999.

À paraître :

- *L'Orgue de Léonardo*, Naturellement, janvier 2000.
- *www.meurtres.com*, Naturellement, juin 2000 / poche.

Théâtre :

- *Un Castor dans la Soupière*, création de théâtre amateur, 1996.
- *Comédies!* Une sitcom théâtrale, création amateur, 1997-98.
- *Tatanka!* création de théâtre amateur, 1997.

Traductions :

- *Les aventures du Capitaine Johns*, Lefrancq, 1996.
- *Stephen King*, de George Beahm, Lefrancq 1996.
- *Seaquest DSV*, adaptation d'épisodes de la série télé, Lefrancq, 1996.
- *Pluie Vaudou*, de Richard Laymon, Lefrancq, 1997.
- *Un livre* de Whoopi Goldberg, Lefrancq, 1998.

Extrait

Par l'exemple (un extrait de *Le Syndrome Chronos*, son dernier roman) l'illustration parfaite du délire visuel et pyrotechnique qui habite parfois l'écriture de Christophe Corthouts.

Port de New York. Au large de l'île de Manhattan.

Les yeux fixés sur un paysage de gratte-ciel dont il ne se lassait jamais, Cyril Payton corrigea de quelques degrés la barre de son remorqueur avant d'amener la manette des gaz à la moitié de sa puissance. Le petit bateau ralentit l'allure pour se glisser entre les autres embarcations qui croisaient dans le port de New York. Pilote depuis près de dix ans, Payton connaissait les eaux du port comme sa poche. Il regrettait de ne pas avoir connu la période faste des transatlantiques et l'ère prospère qui avait précédé le développement de l'aviation commerciale, mais il adorait néanmoins son boulot et sa ville. Pour l'instant, il remontait à gauche de Ellis Island, à vide, en route pour s'occuper d'un énorme bateau de croisière qui venait effectuer quelques menues réparations sur un chantier naval de l'Hudson. À sa gauche, les immeubles de Manhattan semblaient tout droit sortis d'un bouquin de photographie. Le soleil du début d'après-midi baignait le décor d'une lueur chaleureuse et vivante. Au loin, Cyril aperçut un avion qui décollait de La Guardia1 avant de virer plein nord.

Devant lui, Liberty Island et la grande dame se découpaient sur un ciel exceptionnellement dénué de toute trace visible de pollution. Il savait parfaitement bien qu'il respirait des saloperies, mais il ne se sentait pas obligé de les voir.

La radio posée sur le rebord de fenêtre de la cabine diffusait en sourdine un programme de rock'n'roll classique des années soixante-dix.

Led Zeppelin chantait «No Quarter» alors que le remorqueur remontait Liberty Island envahie par les habituelles hordes de touristes

excités à l'idée de grimper les marches menant à la couronne panoramique.

Cyril, comme à son habitude, salua d'un coup de corne de brume le pilote du ferry qui reliait l'île à Manhattan. Le barrissement de la corne fut suivi d'une déflagration assourdissante.

Cyril crut d'abord que quelque chose venait d'exploser sur son bateau, mais aucun choc ne secouait sa coque de noix. Il se pencha à l'extérieur, certain que l'arrière du navire avait été touché ou que le moteur avait explosé. Les débris commencèrent à pleuvoir tout autour de lui. Il leva les yeux.

La tête de la statue de la Liberté allait tomber.

Son cou avait été arraché par une explosion. Les poutrelles métalliques qui soutenaient le visage de la statue étaient visibles, tordues, noircies par le souffle.

Des morceaux de métal commencèrent à s'écraser sur le pont, sur les flancs du navire, puis sur la surface de la mer, provoquant d'énormes éclaboussures.

Cyril entendit comme un grincement sinistre, un crissement rauque suivi d'une série de hurlements. Il y avait des gens dans la couronne de la statue. Ceux que l'explosion n'avait pas tués allaient faire le grand saut avec la tête.

Une chute mortelle.

La tête se détacha complètement du cou.

Elle plongea vers le sol, accompagnée de nouveaux débris. Et de corps, qui tourbillonnaient dans l'air comme de vulgaires pantins désarticulés.

Dans un nouveau roulement de tonnerre, la tête s'écrasa sur le sol de Liberty Island, projetant des shrapnels dans toutes les directions. Un morceau plus gros que les autres prit la tangente et traversa de part en part le ferry bondé de touristes. Dans la cale, ce débris gros comme un ballon de basket cisaila au passage une série de tuyaux d'alimentation du moteur. Une étincelle embrasa le fuel répandu.

Cyril contemplait encore la tête de la plus célèbre dame du monde lorsque l'arrière du ferry explosa. La coque éclata comme un fruit trop mûr, le bateau gîta immédiatement de l'arrière. Une fois encore, Cyril

pouvait voir les touristes qui se jetaient à l'eau pour éviter les flammes.

Cette fois, il réagit avec un peu plus de célérité. Il appuya sur les gaz et se porta au secours des survivants. Sur la radio du port, les appels au secours et les messages incroyables se croisaient déjà à vitesse grand « V ».

Point de vue...

Notre homme est né en 1970 par voie naturelle, dans la banlieue de Liège, dans une petite commune qu'il n'a pas quittée. «Enfance sans histoire, précise-t-il par e-mail, adolescence un peu chahutée pour cause de timidité, découverte de l'écriture à l'âge de dix ans (ce qui est un peu tardif dans un pays où l'on entre quand même à l'école primaire à six), du théâtre à l'âge de dix-huit et forte attirance pour les jolies blondes aux gros seins... Marié, papa d'un enfant, bientôt de deux et poussé par l'espoir d'un jour vivre de ma plume.» Il me précisera quelques jours plus tard, à une question à propos de ce qu'il aimerait faire s'il n'écrivait pas, que «je ne vis pas encore de mon écriture, donc j'ai déjà un autre boulot, qui flirte avec le social et qui me plaît assez. Dans l'idéal, j'aurais trouvé assez intéressant d'être comédien, technicien d'effets spéciaux. Ou alors, libraire dans le petit village de Redu, riante bourgade des Ardennes qui consacre son activité tout entière au livre.» Son hobby reste le théâtre : «J'adore l'écriture théâtrale et j'adore aussi jouer. Mais je n'ai plus le temps de grimper sur une scène. Surtout plus le temps de répéter, de remplir mes soirées... Par contre, lorsque j'ai une idée de pièce, je la laisse mûrir dans un coin de ma cervelle et je finis toujours par la coucher sur le papier. Jusqu'à aujourd'hui, j'ai réussi à monter une création sur deux. Je voudrais aussi trouver le temps de rédiger des scénarios... Mais je me rends compte que mes visions sont tellement «américaines» qu'aucun producteur européen ne prendrait le risque de se lancer dans l'aventure. D'autant qu'aujourd'hui, avec la Palme d'Or des frères Dardenne, les producteurs sont soudain convaincus que la création n'a pas besoin de flouze...»

Ce sera tout pour les babioles, venons-en à l'écriture. Christophe Corthouts a écrit un livre sur la série «Star Wars» intitulé *Star Wars La*

Légende (Éd. Naturellement) et est l'auteur de quatre romans à ce jour. J'ignore s'ils seront déjà tous parus à l'heure où vous lirez ces lignes. Les titres en sont *Virtual World*, www.meurtres.com, *Le syndrome Chronos*, et *L'orgue de Leonardo*. Précisons tout de suite à propos de ce dernier, qui paraîtra en épisodes dans le quotidien belge Le Matin, qu'il ne s'agit pas de De Caprio, mais de de Vinci, ce qui va tout de suite diviser sa clientèle par dix. Ces quatre romans sont des thrillers se déroulant à l'époque actuelle (avec un petit saut direction WWII dans Le syndrome et un prologue à l'époque de Léonard de Vinci dans le dernier), et sont écrits «à l'américaine», c'est-à-dire, carrés, haletants, avec des rebondissements à chaque page, et dénués d'introspection nombriliste. D'ailleurs, ils se déroulent principalement aux États-Unis, sympathique pays que l'auteur avoue ne pas connaître le moins du monde, et les références aux blockbusters et aux séries télé américaines sont légion. «Nous baignons tous dans une culture qui s'américanise peu à peu (pour le meilleur ou pour le pire, ça c'est la grande question...). Certains y sont plus sensibles, d'autres la rejettent totalement. Je la trouve amusante parce qu'elle permet de raconter des histoires dans un contexte que tout le monde connaît (du moins que tout le monde croit connaître). Je ne suis pas plus américain que les Américains, en fait je suis dans une Amérique de pacotille, une pure création de l'esprit qui ne ressemble en rien à la réalité. C'est mon Amérique à moi (comme disait Johnny) mais c'est aussi celle que pas mal de monde a dans la tête. Ce qui ne veut pas dire que j'imagine une seule seconde que cela soit vraiment ainsi là-bas. Il suffit d'ouvrir les yeux pour s'en rendre compte.»

À propos des blockbusters...

«Je crois que j'ai déjà dit, lors d'une interview radio, que je considérais mes romans comme des films que je ne pourrais jamais faire... Je suis complètement fondu des grosses machines à fric que nous balance Hollywood, qui font chier les critiques et qui pourtant attirent des millions de gugusses dans les salles... Je crois que la fonction première de la culture est de divertir... Si les gens entraient en culture par le divertissement, ils feraient sans doute plus régulièrement le pas vers la connaissance, ou l'ouverture d'esprit. Le problème c'est que tout un pan

d'une certaine intelligentsia snobe ce genre de divertissements et se refuse à imaginer qu'il puisse s'agir d'une porte vers autre chose... Donc personne ne se donne la peine de créer des passerelles entre le divertissement de masse et la réflexion critique. La vache, je me rends compte que tout cela fait plutôt sérieux et prétentieux... Alors, oui, mes romans sont cinématographiques parce que j'aurais voulu être Steven Spielberg! Et Russ Meyer.»

Dans *Le syndrome Chronos*, un personnage secondaire parle – à propos de scénarios – de la différence entre chefs-d'œuvre et blockbusters, précisant qu'il préfère ces derniers. On sent bien que cela reflète l'opinion de l'auteur. «Je crois que beaucoup de critiques pensent que les blockbusters devraient tout simplement disparaître de la surface de la terre... Chacun son truc. Je pense que si les blockbusters n'apportaient pas de l'eau au moulin, le cinéma finirait par se noyer dans les larmes de ces amants déchirés qui ne cessent de s'engueuler, enfermés dans un placard en attendant que le facteur vienne glisser sous leur porte la lettre de l'EDF leur signifiant la coupure du compteur... Certes, je caricature, mais je crois qu'il y a de la place pour tout le monde... Et c'est pareil avec les romans. Parfois, j'ouvre un roman avec l'espoir de m'évader, de me marrer, de grincer des dents face aux invraisemblances. Et puis à d'autres moments, j'aime m'interroger sur le devenir de la réalité... Mais l'un ne va pas sans l'autre... Et puis bon, je ne suis pas matérialiste, mais la réalité veut que pour vivre il faut du fric... Alors tant qu'à faire des bouquins, autant en faire qui plairont à un grand nombre... Mais ce n'est pas pour cela que je bride mon écriture ou que je formate mes romans.»

... et des séries télé :

«Je ne suis pas vraiment fan au point de collectionner des trucs ou de vouloir absolument être au courant des derniers développements de l'intrigue des «Feux de l'amour». Par contre, j'ai grandi dans les années quatre-vingts, à l'époque bénie où les après-midi du samedi étaient tout entières consacrées à des milliards de rediffusions sur TF1 et où RTL articulait sa soirée sur une série suivie par un «grand film». Donc,

fatalement, j'ai été influencé par des trucs comme «Starsky et Hutch», «Drôles de dames», «L'agence tous risques», etc. Maintenant, j'ose espérer que ce que je considère comme mon cadre de référence est également celui des lecteurs.»

Y'a intérêt, oui, car les références pleuvent comme à Gravelotte : «Starsky & Hutch» donc, «L'incroyable Hulk», les incontournables «X-Files», «Colombo», «The Simpsons», «Le prisonnier» et, côté cinéma : «Die hard», «L'arme fatale», «2001...», «Citizen Kane», «Star Wars» évidemment, avec la princesse Leia qui n'a pourtant rien d'une blonde aux gros seins, et la liste est très loin d'être exhaustive. Cela dit, ce n'est pas le moins du monde rédhibitoire puisque souvent justifié par l'intrigue elle-même. Ainsi, dans www.meurtres.com qui raconte notamment l'histoire d'un flic, Sam Watson, lancé à la poursuite d'un serial-killer futé, ce dernier lui pose des devinettes qui ont justement pour sujet les dites séries télé. Idée originale qui permet au lecteur de participer à l'enquête tout en testant sa culture télévisuelle. Ces énigmes font progresser l'histoire. Cela donne parfois l'impression, en l'occurrence agréable, d'avoir affaire au scénario d'un jeu de rôles. Grand amateur du *Silence des anneaux* (que le transcripateur de ceci serait gentil de ne pas confondre avec *Le seigneur des anneaux*, comme à son habitude, merci), je me suis permis de demander à l'auteur si le flic ne commet pas une erreur en entrant ainsi dans le jeu du tueur. «Excellente question, my friend... S'il n'entrait pas dans son jeu... On se retrouverait avec un roman totalement différent. Il aurait pu le traquer avec d'autres méthodes, peut-être. Mais pouvait-il vraiment, notre flic de luxe, laisser filer ce genre d'indices? Et puis, il ne faut pas oublier le péché d'orgueil.»

Revenons encore un instant au fameux «cadre de références» : dans *Le syndrome Chronos*, beaucoup d'événements actuels sont évoqués : crash du vol TWA, Monica (plus besoin de préciser son nom : c'est ça, la célébrité. Par contre, «Maria» ne suffit pas : il faut préciser «Callas» pour que ça fasse tilt. On a les gens célèbres qu'on mérite. Bref.) et l'attentat d'Oklahoma City. Ces événements sont simplement cités, sans plus, puisque tout le monde est sensé savoir de quoi il s'agit. Cela ancre le roman dans la réalité, mais la mémoire des gens étant ce qu'elle est, ces références deviendront rapidement obscures, rendant (peut-être) démodé

le roman. La remarque en est faite à l'auteur qui en profite pour jeter un regard lucide sur son début de carrière. «Ah, ah... Encore faudrait-il que mes romans traversent le temps. Je crois que je les vois comme des divertissements passagers, pas vraiment «jetables» mais pas non plus écrits pour devenir immortels. Alors bon... Il me restera toujours la possibilité d'éditer des «Éditions spéciales» avec des effets spéciaux digitaux dans vingt ans!»

Je crois, stock de sincérité à l'appui, que l'auteur n'a pas trop à s'inquiéter. Ses romans lui font amplement mériter le qualificatif de «prometteur», et nous promettent (donc) des merveilles dans un avenir proche.

Ces quatre bouquins, pour «américains» qu'ils soient, avec les clichés qui vont avec, présentent quand même deux – au moins – grandes originalités. La première est anecdotique : les auteurs US de fantastique et de thrillers font rarement assassiner leur président, John Travolta et Jim Carrey. Christophe Corthouts ne se gêne pas. Osons le dire, c'est assez jouissif. Il précise cependant : «Non, je ne rêve pas d'assassiner des personnes célèbres. Je n'ai pas le syndrome Marc Chapman (l'assassin de Lennon). Par contre, je trouve drôle d'utiliser des noms connus dans mes bouquins pour donner de l'épaisseur au décor. Et puis, si dans dix ans, mes bouquins sont enfin adaptés au ciné, tous ces gens (qui seront des has-been), pourront apparaître comme les vieilles gloires du cinéma des années 50/60 dans les épisodes de «La croisière s'amuse» et de «Perry Mason». Décidément, les séries télé, on y revient toujours. Ainsi que les allusions aux adaptations ciné de ses livres. Ça doit quand même le travailler, quelque part. La deuxième originalité est fondamentale : ses romans se passent à notre époque et sont profondément ancrés dans la réalité, comme montré plus haut, et pourtant, il y fait entrer des éléments de SF «lointaine» parfaitement invraisemblables. Il est notamment question de voyages temporels, de visages qui se déforment comme sous un effet de morphing accéléré, de téléportation et d'immortalité – pas tout dans le même roman, rassurez-vous. Explication. «L'apparition d'éléments SF ou horribles, ou fantastiques, dans mon écriture ne répond pas à un schéma précis. J'ai simplement envie de raconter une histoire et je me sers des outils qui sont à ma disposition pour le faire. Je

pourrais tout virer et m'en tenir à la stricte réalité, mais alors là je surfe sur les vagues de Tom Clancy & friends... Et puis, les éléments SF ou fantastiques ou autres me permettent de cacher un élément essentiel dans mon écriture : je suis un fainéant ! Et m'en tenir à la réalité me demanderait trop de recherches !»

La transition serait toute trouvée pour demander à Corthouts de nous parler de sa méthode de travail, s'il en existe une, mais hélas ça va pas être possible, non, ça va pas être possible. Parce qu'il faut préciser deux petites choses : invraisemblable rime ici avec agréable, ça se lit confortablement vautré dans le canapé avec les doigts de pied en éventail, et l'on se fait en rigolant des réflexions hautement intellectuelles du genre : «C'est pas vrai. Il va pas oser !» Je crois que c'était le but recherché. La deuxième petite chose : le terme «invraisemblable» ne convient pas pour Virtual World où l'élément science-fictif est plus que plausible et ne sera plus de la science-fiction dans quelques années : Virtual World est un parc d'attractions d'un genre nouveau, dans lequel les gens riches pourront se faire peur en vivant des aventures virtuelles en tout genre. Cependant, il y a un 'blème : les requins sont virtuels mais pas, hélas, les morsures qu'ils infligent.

Il en va de même des mythes urbains relevés dans www.meurtres.com : improbables, peut-être, paranoïa de fin de millénaire, certainement, mais sûrement pas invraisemblables, tels «Arrow Point», sorte de «Zone 51» bis («C'est une invention de ma part... Mais je crois que si la Zone 51 est médiatisée à ce point, les Amerloques sont assez malins pour avoir un autre lieu où se déroulent des trucs encore plus dingues... Dans les neiges de l'Alaska, sans doute...»), et l'idée de «grand complot» avec ses «hommes en noir» popularisés par vous savez quoi. «Ce genre de mythe se substitue peu à peu à d'autres... Les vampires, les loups-garous, les dinosaures sur un plateau d'Afrique... Les légendes urbaines ont peu à peu pris leur place et s'installent lentement dans l'esprit de nos contemporains. Je trouve intéressant d'y pêcher des références.»

Sans transition, venons-en à la «méthode de travail» évoquée plus haut. «Je triture d'abord l'histoire dans tous les sens dedans ma tête, nous envoie joliment Corthouts. Puis, quand la trame semble en place, je regarde le calendrier, je me rends compte qu'il ne me reste plus que douze

heures pour rendre mon manuscrit, alors je passe encore quatre heures à essayer de trouver des excuses plausibles pour mon directeur de collection. Ensuite, je me mets à bosser comme un dingue, avec des sessions qui se terminent parfois très tard dans la nuit. C'est au cours de l'écriture que je fais souvent sauter la trame que j'avais si savamment agencée et que j'introduis de nouveaux personnages, puis que le roman se termine d'une manière totalement différente de ce qui avait été prévu. J'adore travailler dans l'urgence et me donner des délais trop longs, c'est de toute manière m'exposer à des retards ! Ça me jouera un jour des tours, c'est certain... » En un mot comme en cent, notre homme travaille comme beaucoup d'auteurs. Si ce n'est qu'il ne rechigne pas à retravailler son histoire suivant les bons conseils qui lui sont donnés. « Déjà, dans *Virtual World*, la première mouture voyait la totalité du casting mourir dans sa lutte contre le requin. Mais un certain directeur de collection m'a dissuadé de massacrer des gens aussi gentils. » Voilà une habitude, typiquement américaine, assez courante de l'autre côté de l'Atlantique, beaucoup moins chez nous.

Quid à présent de ses sources d'inspiration ? « Comme beaucoup d'adolescents, je suis entré dans le fantastique et la SF par le cinéma, puis il y a eu King (un choc), la SF classique (peu d'intérêt), Koontz (que j'apprécie de plus en plus, voire plus que King) et Henri Vernes (enfin, Bob Morane et cette efficacité d'écriture qui baignait tous les romans de la série). À part ça, je suis un omnivore : durant l'été, j'ai lu Nabokov, Laurent Genefort, John Saul, une biographie des Doors, un truc à scandale sur Mick Jagger et un excellent roman d'un auteur italien, Luca Masali... Plus d'autres trucs que j'ai oubliés... »

Corthouts semble aussi avoir des opinions bien arrêtées sur certains sujets « brûlants », voir notamment sa réflexion, dans *Le syndrome Chronos*, sur le lobby des armes cher à Charlton Heston, que nous vénérons tous depuis son rôle d'homosexuel suintant dans *Ben Hur*. Corthouts « profite-t-il « de ses romans pour exprimer ses opinions personnelles ? » Je réponds oui avec une certaine réticence parce que je dirais que ce n'est pas vraiment « conscient », ça s'inscrit dans le flot de l'écriture. »

Passons, pour finir, à quelques questions d'ordre général qui nous permettront de cerner la personnalité de notre héros du jour. À propos du positionnement politique de quelques grosses pointures en la matière : «Protocolairement, on mettrait Chirac à droite de Clinton... Logique de mettre Jacques à droite de celui qui s'imagine dieu du Monde Mondial. Politiquement, Clinton est un blockbuster à lui tout seul... Il a été trituré par un nombre incalculable de scénaristes et de producteurs... Évidemment, lorsqu'il a décidé de glisser une petite scène «hard» dans le troisième acte de l'histoire, les autres se sont crispés, mais il a bien rattrapé le coup en demandant conseil aux scénaristes de Perry Mason.» Quelques mots à propos de Bush, Reagan, Le Pen et de la pochetrone anglaise? (Il semble que je doive préciser : Margaret Thatcher, puisque apparemment, la Queen Mom est également douée pour lever le coude.) «Ma réaction à tout ce qui est «extrême» ou «ultra» est assez simple... Je rejette et je joue l'indifférent... Ou alors, je me cabre quand dans mon entourage j'entends des trucs du genre «oui mais, dans un sens, ils n'ont pas tout à fait tort.» Quel que soit le sens, quand on t'encule à sec, c'est douloureux. Point final. Se faisant tard, je me laisse déborder par les ailes et profite du langage ordurier de l'auteur pour lui poser une question aussi incorrecte que la présente phrase : à quand une histoire de cul? Je n'espérais pas tomber si bien : «C'est en projet... J'aimerais écrire une série érotique, voire porno, sous un pseudo bien ringard du genre James Labite, Patrick LaTrique ou Armand Jemachatte (Ma préférence va pour ce dernier.) Ça raconterait l'histoire d'un type qui bosse dans une administration communale, qui invente un bidule du genre «le déclic» de Manara, qui s'enfile toutes les bonnes femmes les plus girondes de son boulot et puis qui part à la conquête de Paris... À la fin, il épouse une femelle castor ou une mangouste du zoo de Vincennes.» Allez savoir s'il est sérieux ou s'il adapte le niveau de sa réponse à celui de la question...

Et l'humour, dans tout cela? Corthouts en possède une fameuse dose, comme les lecteurs de Phénix qu'il nous reste le savent. Dans les quatre romans écrits jusqu'à présent, cet humour est omniprésent, notamment au niveau des répliques qui tuent. Après le cul, le rire? Bingo, une fois de plus. «C'est une idée qui me trotte dans la tête depuis quelque temps.

Dean Koontz a parfaitement réussi le mélange dans Tik Tok paru chez Pocket. Mais c'est un savant dosage que je ne me sens pas encore capable d'aborder. Ça peut paraître tarte à la crème, mais il suffit d'ouvrir un journal ou d'écouter la radio pour se rendre compte que si le rire est universel, l'humour, lui, a ses chapelles. Je suis autant amateur de Desproges que de ZAZ (le trio derrière Airplane, Naked Gun, etc.), des Monthly Python ou de l'équipe du Jeu des Dictionnaires, monument d'humour intelligent qui occupe les ondes de la première chaîne radio en Belgique. Par contre, je me sens totalement perdu quand je vois des trucs plutôt lourdingues qui flottent sur certaines chaînes de télé française. Je n'arrive pas à piger... Ou alors au cent trente-quatrième degré... Même lorsque Canal + se met à faire de la sitcom (comme avec «H» ou «Eva Mag»), j'ai les dents qui grincent... Allez savoir pourquoi?»

Nous approchons de la fin de cette entrevue avec la question traditionnelle concernant les projets de l'auteur. «M'occuper avec sérieux de la promo du *Syndrome Chronos*, voir avec bonheur mon nom apparaître pendant 100 jours dans *Le Matin* qui publie un roman inédit en feuilleton intitulé *L'orgue de Leonardo*, attendre la sortie de *La menace fantôme* en revoyant les épreuves du bouquin sur *La guerre des étoiles* que je fais reparaître en octobre et enfin, décider lequel des trois romans qui flottent dans un coin de mon esprit sera l'Élu pour une sortie en juin ou en septembre 2000. Je crois que j'ai de quoi faire... Sans oublier ma collaboration régulière à *Phénix* et la mise à jour du site internet de la revue.»

M. De Leeuw – *Christophe, la famine, le FMI et Céline Dion sont-ils des choses terribles, selon toi?*

Christophe Corthouts – *Tu oublies l'AMI, les émissions de variétés (sauf celles de Drucker), Patricia Kaas et le retour en force de la musique des années quatre-vingts (rires).*